

colères, avaient des haussements d'épaules, gardaient de longs silences accusateurs.

Le père Budé finit par se rendre à l'évidence. Il fit ce que font beaucoup de vieux paysans, il consentit à la vente et au partage.

Les formalités furent rigoureusement accomplies. Les deux fils étaient bien aussi renseignés et méticuleux que le notaire chargé de dresser l'acte. La maison et les lopins de terre furent mis aux enchères ; convertis en argent, des parts exactes furent faites aux héritiers en avance. Les deux hommes empochèrent les quelques billets bleus et les quelques pistoles qui leur étaient adjugés, à charge de loger, de vêtir et de nourrir leur père jusqu'à la fin de ses jours.

C'était, en somme, chose facile. A la ferme de la Féorthé, il fut possible d'installer un lit dans la pièce commune. Dans la maison de Pigeole, une couchette fut placée sous l'escalier qui conduisait à la soupenette. Le vêtement était tout trouvé. Le père était sorti de sa maison vendue, habillé pour longtemps, pour toujours, même. Les ménagères se chargeaient de repri-ser, de rapiécer, de tricoter, de faire durer le gilet de laine et la blouse de toile. Les vieux, ça use peu. Et celui-ci mangeait peu aussi. Depuis qu'il avait quitté son chaume et son jardin de légumes, il était indifférent et atone. Il accepta les conditions d'un signe de tête. Il fut convenu qu'il habiterait à tour de rôle chez chacun de ses deux enfants, un mois chez l'un, un mois chez l'autre.

Chez celui-ci ou chez celui-là, ici ou là, ou ailleurs, qu'importe ? Il n'avait qu'à se laisser déplacer, sans souci d'amasser et de prévoir le lendemain. C'était au tour des jeunes. Il n'avait plus rien à lui.

Si fait, pourtant. La coutume pour lui, comme pour les autres, dans sa situation, fut rigoureusement observée. Quand tout fut dispersé, lors de la vente aux enchères publiques, les meubles, les ustensils de cuisine, les vêtements de la défunte, les outils, tout, jusqu'au chandelier de fer et jusqu'à la boîte à sel, un seul objet fut excepté de cette dispersion. Un drap de lit fut soigneusement mis de côté, et le vieux s'en alla, appuyé sur sa canne et emportant la pièce de toile pliée sur son bras. C'est le linceul des vieux qui est ainsi réservé, la *berne*, comme il est dit en ce pays de Vendée, le pavillon suprême des appels de secours et des manifestations de deuil.

Cette berne fut comme cousue dans un lambeau d'étoffe pour qu'on n'eût pas à la laver trop souvent, et placée au chevet du vieux Budé.

Quant il s'en va au bout d'un mois, de chez l'un de ses fils, pour s'en aller passer un mois chez l'autre, il emporte avec lui son linceul.

Le sous-seing privé passé entre les deux fils et qui règle la manière dont chacun d'eux doit participer à l'entretien du père, ce sous-seing privé est rigoureusement observé.

C'est ponctuel et inexorable.

Tous les mois, le père change de fils. Tout a été prévu, la façon de procéder au transport, la manière de régler le temps, l'heure et la minute de l'arrivée et du départ. Le père Budé ne doit passer de chez l'un chez l'autre " qu'à la tombée de la nuit." Pas à midi ou à deux heures. Non, le soir.

Qu'il fasse froid ou chaud, le bonhomme ne voyagera pas autrement.

Et cela, tantôt dans une charette trainée par un âne quand c'est le frère riche qui l'amène à Pigeole, tantôt trainé par un cheval quand le frère pauvre l'expédie à La Féorthé. Le frère riche a acheté une carriole que traîne un petit âne noir, mais il ne se dérangera pas pour venir chercher son père. L'autre, quant viendra son tour, devra payer la location d'un cheval.

Le vieux laisse faire, prend le temps comme il vient. Il arrive, et il s'en retourne, portant sa berne.

Il reste où on le place, regarde les gens virer, sortir, rentrer, manger leur soupe, répond aux questions, accepte les après-midi de solitude, se couche aussitôt après le repas du soir.

A la ferme de la Féorthé, il est assis au coin de la cheminée, quand il pleut et qu'il gèle au dehors. Il regarde fumer les brindilles de bois et l'âtre s'engraisier de cendres et s'éclairer des étincelles roses des tisons. Au beau temps, il est assis sur un banc, contre la porte, et de ses yeux bleu pâle il voit les pommiers fleurir, les fleurs tomber sous le vent, les chats monter à l'échelle du grenier. Il est de plus en plus vieux, il n'est pas maltraité, il n'a l'air ni heureux ni malheureux, mais il lève parfois très vite un œil furtif, pour rentrer dans son apathie ; il semble attendre patiemment quelque chose.

A Pigeole, les journées sont plus longues et la faction silencieuse du vieillard plus monotone. La maison est sans jardin, enserrée entre deux autres habitations, au long du village échelonné sur la grande route. Pas de vigne vierge ni de roses montantes à la porte. On installe bizarrement le père Budé, assis sur une chaise, au dehors, le dos tourné à la route, le visage contre un mur.

Il ne peut se distraire des passants, des besti-